

PREMIÈRE ANNÉE.

N° 3.

JUILLET

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE MENSUELLE DES IDÉES ANARCHISTES

SOMMAIRE :

LES BELGES ET LA RÉVOLUTION (*Ch. Schæffer*). -- SOTTISES HUMAINES (*J.-B. Louiche*). -- LE JUBITÉ DE VICTORIA (*Patrick*). -- L'INDIVIDUALISME (*Suite et fin*). PRODUCTION, CONSOMMATION, ÉCHANGE (*J. Deherme*). -- L'ÉGALITÉ SOCIALE (*Gouzien*). -- CORRESPONDANCE (*XXX*). -- LES QUAIS DE DEMAIN (*Ch. S.*). -- LA DÉCADENCE BOURGEOISE (*G.-D.*) -- PETITE CORRESPONDANCE.

LE NUMÉRO : 10 cent.

ABONNEMENTS :

6 mois, 1 fr. -- 1 an, 2 fr. -- Extérieur, le port en sus.

Pour tout ce qui concerne le journal, écrire au compaon
Charles SCHÆFFER, 11, rue des Boulets.

L'AUTONOMIE INDIVIDUELLE

REVUE MENSUELLE

des idées anarchistes

Les Belges et la Révolution.

Les pauvres hères que le hasard et la sottise humaine ont fait Belges, que le besoin de se nourrir et de se vêtir obligent à se faire mineurs, viennent de montrer par leur dernière quasi-révolte qu'ils sont encore décidés à descendre pendant longtemps dans leur enfer géologique pour souffrir la faim. Ils ont affirmé de nouveau aux bourgeois, ces maheus, par leur attitude expectante, qu'ils se noirciront encore leur peau au contact de la houille pour maintenir blanche celle des capitalistes. Voilà la conclusion la plus juste que l'on peut tirer des derniers événements qui ont illustré le pays du café noir et des tartines de beurre, — formant la nourriture la plus nutritive des ouvriers. — Une conclusion pareille pour nous est navrante. Mais enfin puisqu'elle est juste, pourquoi la cacherions-nous. Tâchons toujours de voir les choses comme elles sont, sans nous illusionner. Les illusions sont fatales dans leurs conséquences sur ces questions-là.

De toutes les histoires d'esclaves, celle de ceux qui traînent la chaîne sous la bourgeoisie, sera la plus curieuse à lire. Elle surprendra ceux qui la compulsent dans une ère de liberté, encore lointaine peut-être. Et ils pourront conjecturer ces heureux-là sur la possibilité pour un être

humain d'avoir été aussi naïf que l'ouvrier d'aujourd'hui, quelle que soit sa nationalité. En effet, ce n'est pas de notre faute si nous sommes obligés de dire avec le vieux La Boétie, que l'esclavage est volontaire. Que les ouvriers, nos compagnons de chaîne nous pardonnent donc cette qualification de naïfs, que nous leur octroyons avec juste raison. Que de fois l'aphorisme précité, émis au moyen-âge en pleine brutalité féodale n'a-t-il pas été justifié, et tenez sans aller plus loin, prenons donc comme exemple le dernier mouvement belge.

Les mineurs belges, astreints à un travail délétère sans aucun profit pour eux, refusent tout à coup de descendre dans leur bagne noir. Pourquoi? et quelles sont les raisons justifiant ce refus général? Un homme de bon sens donnera les suivantes : Parce qu'ils ne veulent plus travailler pour les autres, qu'ils veulent un peu de ce soleil qu'ils ne peuvent voir que dans leur imagination. En un mot, qu'ils se sentent opprimés et qu'ils exigent enfin cette liberté nécessaire à chaque individu.

Ces raisons seraient justes et toutes naturelles. Mais vous vous tromperez singulièrement si vous croyez que ce sont celles données par les parias belges. Ils en ont donné une seule, une formidable. C'est parce qu'ils sont privés du suffrage universel. — Les scriboumènes de la presse bourgeoise ont eu du mal à garder leur sérieux en face d'une réclamation aussi sérieuse.

Ainsi, voilà des hommes, lassés d'un labeur abrutissant les laissant mourir presque de faim, eux et leurs familles, qui comprennent qu'il leur faut du pain et de la liberté et qui s'amuse à faire pire que les grenouilles de la fable, en demandant le suffrage universel. Seul et unique moyen employé infailliblement par le peuple pour se donner beaucoup de rois à la fois.

Bien au contraire, ces braves et honnêtes prolétaires protestent hautement que la grève générale n'a pas pour but la hausse des salaires. Mais le retrait ou la modification d'une loi triturée par la quintessence de la population belge, la Chambre des députés. Ils rejettent loin d'eux ces bons mineurs l'idée de vouloir engraisser de quelques sous leur porte-monnaie famélique. Ce qu'ils veulent avant tout, c'est le bulletin de vote. Comme si le bulletin de vote pouvait servir à faire la cuisine ou à tisser des vêtements.

Ah! citoyens belges vous réclamez le suffrage universel,

pour vous émanciper, dites-vous. C'est très bien; mais avez vous regardé un des pays qui ont la chance de posséder cet instrument perfectionné d'avachissement, la France par exemple? Sans doute. Vous avez alors pu constater que dans ce pays le peuple est heureux et libre, qu'il ne lui manque rien tant au point de vue moral que matériel. Vous avez probablement ouvert son histoire, et vous y avez lu, dans cette histoire : Qu'en Février 48, le peuple vainqueur s'est forgé des bourreaux — qui l'ont massacré en juin de la même année — au moyen de ce suffrage tant réclamé par vous. Puis vous avez passé l'Empire et vous vous êtes arrêtés aux pages rouges de 71; et vous êtes restés terrifiés devant le nombre des morts de la Commune que, toujours la manie de voter, de parlementer, a contribué à grossir. Après tout cela, comme des hommes qui n'ont pas compris ce qu'ils viennent de lire, vous vous êtes écriés : C'est égal, il nous les faut ces belles choses; vive donc le suffrage universel qui nous les procurera!

Vous êtes comme cet homme qui veut recevoir des coups de bâtons pour savoir s'ils font mal.

Nous ne sommes pas de votre avis, nous voyons les choses autrement. Nous croyons qu'il est inutile de faire le jeu des possibilistes et des bourgeois qui s'entendent — tout en se disputant — comme de vulgaires larrons de la politique quand il s'agit d'étouffer une éclosion révolutionnaire.

Nous croyons être dans le vrai quand nous vous disons : Laissez de côté toutes les balivernes politiques et attaquez votre ennemi dans ce qu'il a de plus cher, la caisse; sous peine de descendre encore longtemps dans les mines — où le grisou vous réserve la mort — pour enrichir les quelques bourgeois et politiciens qui se sont moqués, et se moquent encore de vous.

CHARLES SCHAEFFER.

SOTTISE HUMAINE

(Suite)

Ecoutez le commis de magasin, se drapant dans sa fatuité de travailleur mieux vêtu et plus engueusé; il croit sincèrement être supérieur au manieur de marteau, lequel par ricochet considère comme son inférieur le gâcheur de

plâtre, qui à son tour, ne trouvant dans son sexe aucun autre paria lui semblant inférieur, accuse son épouse d'incapacité, et la tient pour une ignorante. Ecoutez surtout l'ouvrier des villes, il ne manque jamais l'occasion de se flatter, de se dire plus intelligent que celui du village ; et celui-ci n'a que la plus maigre opinion du travailleur de la terre. Tous enfin, tous, comme pour montrer leur supériorité se rusent et se jouent dans le domaine des relations privées et publiques. Le *calicot* est la cible vivante que visent sans cesse les sarcasmes de *l'homme au dur métier*, qui est lui-même pour le manouvrier un objet de constante jalousie. Qui ne sait aussi l'antipathie, la rancune que garde le paysan contre le citadin ; il les manifeste en tout et partout ; dans ses rapports avec lui, elles sont constamment présentes à son idée. elles l'animent sur les marchés, où, avec le plus vif plaisir il trompe le vilain qui achète ses produits. En politique, depuis quarante ans elles le poussent aux urnes où le candidat de la ville devient alors l'ennemi, le seul qu'il faut combattre. Et, choquante absurdité, agissant ainsi réciproquement, souverains pendant quelques minutes, tous les deux, paysan et citadin, luttent pour leur asservissement qu'ils consacrent par leurs votes. Leur inimitié a pour résultat immédiat de les courber plus profondément sous le joug des hommes, qu'ils changent tour à tour sans même s'apercevoir, aveuglés par elle, qu'ils se trompent l'un et l'autre, et qu'ils ne seront réellement souverains que quand tous refusant de souscrire aux promesses de quelques uns, chacun exercera lui-même sa souveraineté, non par l'expression collective du suffrage des majorités sorti du plus violent et naturel désaccord de tous, quant au caractère particulier des désirs de chacun, mais par la manifestation individuelle et continue de ses actes. Nul mieux que soi ne voit midi à sa porte, dit un vieux dicton populaire, nul mieux que soi connaît ses besoins et les moyens mis à sa disposition. Nul ne saurait mieux les satisfaire.

Ces manifestations de l'absurdité que nous constatons chez l'homme du peuple et qui paraissent être l'objet de tous ses efforts ne sont pas comme on pourrait le croire à première vue le résultat de l'infériorité de conditions dans laquelle il croupit. Il semble au contraire que plus la situation des hommes est élevée dans la hiérarchie sociale et plus ils doivent être cupides et stupides. Peux-t-on

par exemple voir chose plus insensée que les coutumes et les mœurs des différents ordres de la classe possédante et dirigeante. Chacun d'eux s'exerce à s'observer ou à se composer des habitudes particulières, un langage unique, des goûts spéciaux, un ton convenu, tout ce qu'il faut en un mot pour faire de l'individu, et par ordre un type différent, est l'objet de toute l'attention de chacun et de tous. Le législateur raille ses collègues, les injurie même avouons dit, mais il ne manque pas de dire mon — honorable. — Ses mandants jouissent de toute sa sympathie, et chose qui pourrait paraître étrange, ses adversaires seuls en profitent ; quelle que soit la nuance de son opinion politique, il porte une cravate blanche et se fait à la tribune le champion virulent des couleurs de la monarchie, les privilèges lui répugnent et il déteste l'égalité, il prononce de magnifiques discours sur les droits individuels, sur la liberté, et ne fait que des lois toujours plus coercitives. Il pense que tout est au plus mal dans l'organisation sociale et il veut réformer. Lui seul a été choisi, lui seul en est donc capable, aussi n'écoute-t-il, élu, aucune observation de ceux qui lui ont confié le soin de leurs intérêts.

Comme le législateur, le militaire à gros galons croit à sa supériorité, aussi s'attache-t-il à se différencier des avocats qu'il déteste cordialement. La caserne est sa chose, le soldat est son objet. Il le forme à son image. Grossier dans ses expressions, brutal dans ses actes, il l'assouplit à sa volonté, lui donne des désirs de carnage, de destruction, et affirme que le soldat, arraché de son foyer, fait homme entretenu et souteneur de privilèges, a droit à l'admiration de tous, même quand il est souillé de sang.

Parmi les fonctionnaires, prenons les plus graves, les gens de justice. Ce type est assurément le plus intéressant à étudier. Tout en lui décèle l'imbécile ou le gredin, ayant généralement abusé dans sa jeunesse ; dans son intérieur il est corrompu, taré. Astucieux par routine professionnelle, il est hypocrite dans ses relations. Au prétoire, il a la face glabre, le maintien prétentieux, le vocable facile mais jamais spirituel. Au demeurant c'est un niais niaisant gravement, connaissant parfaitement son code et l'annonçant toujours, cela tient peut-être à la pelure qu'il revêt. Demandez lui son opinion politique ou sociale, il en a toujours une ; il sert tous les régimes, condamnant pour condamner, par esprit de profession. Moraliste aux clients

de son comptoir, il montre une image, toujours la même. Elle représente un homme tout nu dont le visage et le port plus qu'équivoque de la tête est le tableau exact de la brute sommeillant dans l'alcôve d'une catin à la mode. Levez la main, jurez sur votre... cela lui suffit.

Sottise ! sottise ! sottise ! Quoique notre adjectif soit peut-être modeste pour qualifier les multiples manifestations de la vie des hommes, devons nous conclure qu'ils sont tous mauvais ? qu'il n'y a rien à faire contre leur déplorable absurdité et surtout contre cet impitoyable antagonisme de chacun à tous et de tous à chacun. Non ! évidemment, non ! Le mal c'est l'organisation hiérarchique l'autorité. Le remède, les lecteurs de l'**Autonomie** le connaissent. C'est la révolution, la **Révolution Sociale**.

Pour se produire les partis terrorisent, pour s'imposer les gouvernements mobilisent et opposent des armées. En tout comme partout l'autorité naît et vit par la violence, sans elle la liberté ne sera. Le vieux monde n'a vécu que par elle, il en mourra.

JEAN-BAPTISTE LOUICHE.

Le Jubilé de Victoria

Sa majesté la reine d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, impératrice des Indes a reçu, il y a quelques jours, majestueusement assise sur son trône, les hommages et les vœux de ses bien aimés sujets et vassaux, à l'occasion de sa cinquantième année de règne.

Honni soit qui mal y pense !

Les Pasteurs :

Gracieuse majesté ! Depuis un demi-siècle que tu nous gouvernes, tu as donné à la *vertueuse* Angleterre l'exemple de toutes les vertus ; trop laide pour tromper le prince-consort tu ne lui fis pas d'infidélité et tu te consolais de sa perte avec du whisky, liqueur essentiellement anglaise ! *God save the queen !*

Les Paysans :

Vive la reine ! Depuis qu'elle est sur le trône du Royaume-Uni, l'agriculture est florissante, les céréales poussent toutes seules, les impôts sont légers, et comme les dettes que fait le prince de Galles, sont moins lourdes que ne seront celles que fera le roi d'Angleterre, *God save the queen !*

Les industriels et les marchands :

Que votre majesté daigne recevoir nos respectueux hommages ; grâce à votre intelligente et auguste protection, nous sommes tranquilles, nous pouvons inonder tous les marchés du monde de mauvaises marchandises sous de fausses marques de fabrique, sous la protection du pavillon de la Grande Bretagne, nos ouvriers doivent se soumettre sans murmurer à toutes nos fantaisies, grâce aux bayonnettes de vos soldats et nous réalisons ainsi ces prodigieux bénéfices qui nous permettent d'acheter des gamines de dix ans pour en faire des grues. *God save the queen !*

Les soldats et les marins :

Vive la reine ! Vive la gloire, les habits rouges, le thé et le gin ! Vivent les Zoulous et les Indiens que nous battons ! Vive l'Égypte que nous avons achetée ! Vive le Mahdi qui nous bat ! Vivent les Boërs qui nous narguent ! Vivent nos généraux tout convertis d'or et vive le fouet à neuf queues avec lequel on nous schlague ! *God save the queen !*

Les ouvriers : (gravement) *God save the queen !* (à part) Gare à toi, vieille taupe ! et gare à ton fils !

Le prince de Galles : Maman ! votre majesté doit être bien fière de l'amour et du respect de ses sujets. Hurrah ! Hurrah ! Hurrah !

Un Indien : Reine : ces compliments aussi hypocrites qu'intéressés, n'empêchent pas l'exploitation éhontée de tes marchands de faire crever de faim tes sujets indiens dans le pays le plus riche et le plus fertile du monde, alors même qu'une poignée de riz par jour leur suffirait pour vivre. Rappelle-toi la révolte des cipayes ; tu nous a fait attacher par centaines à la gueule de tes canons, tu nous a fait assassiner par milliers ! Bientôt nous vengerons tous ces martyrs.

Gare au réveil ! Les Russes approchent toujours et Bouddha veille, nouvelle impératrice des Indes !

L'Irlande : que Dieu sauve la reine, s'il le peut ! mais la reine n'est rien. L'opprimeur d'Erin, c'est l'Anglais ! Mort à l'Anglais ! Malgré les endormeurs du parlement, je continue à *boycotter* tes landlords et tes policemen.

La Féaniane, comme le phœnix, renaît sans cesse ; c'est à Londres qu'il te frappera bientôt, au milieu de ton orgueil et de ta richesse, Angleterre maudite !

PATRICK.

L'INDIVIDUALISME

Fédération et Autorité

(Suite et fin)

Comment ces fédérations se formeront-elles ?... Prenez un sac de sable, imprimez-lui une secousse, chaque grain se tassera et gardera la position qui lui sera la plus naturelle.

Eh bien, pour les fédérations, il en sera de même, chaque individu se groupera avec les individus dont les tempéraments lui conviendront le mieux. Les individualistes formeront une ou plusieurs fédérations spéciales, sans organisation, les autres *istes* se grouperont, se solidariseront avec les individus qui leur plairont sans autre mobile que leur volonté.

Puis, peu à peu, s'il est permis de prévoir la marche que suivra l'humanité, les hommes, encore en proie aux préjugés autoritaires et communistes, auront de plus en plus conscience de leur *personnalité*, ils ne voudront plus être liés par quoi que ce soit aux autres hommes, ils seront chacun une société, tout pouvoir aura disparu, l'anarchie existera réellement pour tous !...

Qu'ils en veuillent ou non les socialistes seront contraints d'accepter le fédéralisme, leur doctrinarisme pourra peut être en souffrir mais la liberté sera enfin un fait et non une abstraction.

Comme des objections pourraient m'être adressées, dans un prochain article j'examinerai comment pourra se faire la consommation, la production et surtout l'échange dans l'individualisme.

Production, Consommation, Echange

Nous nions le gouvernement de l'Etat, parce que nous affirmons, ce à quoi les fondateurs d'Etats n'ont jamais cru, la personnalité de l'autonomie des masses.

P.-J. PROUD'HON

Ce que sera le lendemain de la révolution ! je ne le sais pas, je n'ai pas la prétention de le prophétiser, mais, ce que je puis dire et écrire, c'est que ce lendemain devra être dégagé de tout autoritarisme quelqu'il soit et démontrer que la liberté, toute la liberté, c'est-à-dire l'Individualisme, loin d'être une utopie est au contraire la seule forme sociale compatible avec l'esprit de progrès qui se manifeste de plus en plus.

C'est pour cela que je vais essayer de prouver que l'Echange, la Consommation et la Production se feront harmoniquement le jour où l'Egoïsme sera le seul sentiment, si sentiment il y a, qui guidera les hommes.

La plupart des communistes veulent réglementer la Production et l'Echange au moyen des bons de travail, des commissions de statistiques. Ce système est vicieux, comme tout système, parce qu'il réglemente tout, qu'il détruit l'initiative individuelle, qu'il est, par conséquent, autoritaire.

Des objections irréfutables leur ont été posées, on leur a dit : comment établirez-vous la valeur du travail, par heures, par résultats ou par forces dépensées ? Tous ces systèmes sont mauvais, archi-mauvais ; il y a des branches d'industries auxquelles on ne peut être occupé un trop long espace de temps, vu la force qu'il faut y dépenser ; supposons que vous établissiez une valeur uniforme des heures de travail : celui qui sera employé dans une fonderie, aura besoin de se reposer au bout de quatre heures, tandis que le bijoutier ne sera à peine fatigué après avoir passé dix heures à l'établi. L'un, — plus vigoureux et plus fatigué qui aurait beaucoup plus besoin que l'autre de consommer, — n'aura que quatre bons de travail à dépenser ; l'autre, — plus chétif, consommant bien moins que le premier, — aura dix bons : ne craignez-vous pas, hommes à systèmes sociaux, que le second économise et qu'il s'établisse ainsi une nouvelle aristocratie : l'aristocratie des bons de travail.

Si vous vous rejetez sur la deuxième alternative, — le paiement en rapport des résultats : comment établirez-

vous la valeur de tel ou tel objet ? Je fais des sabots : je prétends qu'une paire de mes sabots vaut deux bons, comment me prouverez-vous qu'elle n'en vaut qu'un ? Supposons que vous établissiez un décret taxant la valeur de chaque produit, chose impossible ; d'abord, parce qu'il faudrait remanier ce décret journellement, rapport aux machines qui s'inventent tous les jours et qui activent la production, rapport aux récoltes qui peuvent être très bonnes ou très mauvaises ; ensuite, parce que ce décret, ressuscitant l'antagonisme des intérêts, mécontenterait tout le monde, chacun prétendant que le produit de son travail est supérieur, en qualité, à celui de son voisin ; si vous décrétiez qu'un tableau vaut dix bons : est-ce que cela sera juste ? Non, car un Puvis de Chavanne, un artiste consciencieux, passera plusieurs mois pour produire un chef d'œuvre de vérité et d'originalité, tandis qu'un Cabanel, un barbouilleur plus ou moins classique, qui ne se donnera pas la peine de reproduire ce que lui montre ses yeux, baclera une légende romaine quelconque en quelques semaines.

Quant à réglementer la Production et l'Echange par la dépense des forces, il ne faut pas y penser : 1° parce qu'il est impossible de trouver un baromètre pour cela ; 2° parce que l'homme faible, à travail égal, dépensera beaucoup plus de forces que l'homme fort et que celui-ci ne voudra pas avoir moins de bons que son collègue ; 3° parce qu'il faudrait distinguer deux sortes de forces : l'intellectuelle et la matérielle et que, je le répète, on n'a pas encore trouvé un baromètre pour mesurer l'une et l'autre.

Si, voyant l'impossibilité de réaliser leur utopie, les communistes s'en remettent à la loi de l'offre et de la demande la société bourgeoise en sera la résultante fatale.

Eh bien, pour éviter de retomber dans les misères et l'esclavage que nous subissons, à cet autoritarisme, à cette absorption de l'individu dans l'Etat, il faudra opposer la liberté individuelle, à ce doctrinarisme qui prévoit tout, sauf les impossibilités, il faudra substituer le jeu des individualités librement groupées, fédéralisées ou individualisées ; et surtout détruire dans le cerveau de l'individu ce préjugé qu'un pain vaut quatre sous, un bifteck six ; pour le remplacer par l'idée naturelle que la valeur n'est que fictive, de convention, et qu'il est de son intérêt actuellement de n'en attacher aucune, à quoi que ce soit. Je vais le démontrer. (A suivre.) G. DEHERME.

N^o 1-B. — Prière à notre typo, de corriger sa composition à l'avenir; et à nos lecteurs de l'excuser de nous avoir si maltraités dans notre N^o 2.

L'ÉGALITÉ SOCIALE

L'égalité sociale rêvée par les révolutionnaires — disent les mirmidons de l'économie politique — ne peut exister. En fait d'égalité, il n'y a qu'un principe vrai, l'égalité devant la Loi. Tout le reste n'est que chimère et impossibilité.

Voilà qui est entendu; en fait d'égalité, il n'y a qu'un principe vrai : l'égalité devant la loi bourgeoise. Mais cette égalité devant la loi n'existe même pas. Ladite loi a tout bonnement été faite contre les travailleurs opprimés.

Il serait absolument illogique d'attendre qu'ils rendissent des arrêts contre les capitalistes, ces mêmes juges qui, emprisonnant un malheureux qui a dérobé un pain, laissent en liberté le voleur de millions.

Quant à l'égalité sociale que nos ennemis déclarent utopie, nous soutenons, nous, qu'elle peut et doit parfaitement exister.

Il y a dans la société actuelle deux classes dont les intérêts sont absolument antagonistes : d'un côté le prolétariat, c'est-à-dire la majorité travailleuse et souffrante; de l'autre, la classe capitaliste, c'est-à-dire la minorité oisive, qui vit dans l'opulence, tandis que les prolétaires produisent et ne peuvent consommer suivant leurs besoins.

Ce que les socialistes veulent, c'est supprimer la classe des oisifs; de cette façon l'égalité de fait qui est le corollaire ou plutôt la condition primordiale de la Liberté, pourra exister.

Nous nous expliquons :

La propriété individuelle est le fruit du travail des autres et la récompense de la paresse. Ce qu'il faut, c'est abolir la propriété individuelle, source de tous les maux et de toutes les misères.

Ce qu'il faut, c'est que les travailleurs jouissent du produit intégral de leur travail; ce qu'il faut, c'est qu'il n'y ait plus de capitalistes avides de jouissances et de luxe, qui monopolisent les richesses produites par les travail-

leurs et dont ces derniers devraient être seuls à profiter ce qu'il faut, en un mot, c'est détruire l'exploitation patronale, faire disparaître l'oppression capitaliste.

Et cela se fera bientôt, car il est impossible que les yeux des travailleurs ne se dessillent pas à la fin; il est impossible qu'ils se laissent opprimer éternellement; il est impossible qu'ils ne secouent pas, un jour, l'horrible résignation qui les domine. Les travailleurs, las de tant de misères, finiront bien par se révolter.

Elle éclatera bientôt, la grande révolte des déshérités des deux mondes; le moment des grandes luttes sociales n'est pas éloigné. Il faut qu'un bouleversement terrible éclate non pas seulement en France, mais partout, dans tous les pays sans exception — car dans tous quel que soit leur régime, impérialiste, royaliste ou républicain, l'exploitation de l'homme par l'homme s'étale dans toute sa hideur.

Ah! bourgeois timorés, vous pouvez nous accuser d'utopisme; vous sentez que votre fin approche et que l'ère de l'égalité et de la justice va enfin s'ouvrir; vous tremblez en entendant les murmures du peuple prêt à la vengeance.

Si la colère des travailleurs sera terrible, votre sang-froid despotique aura été assez atroce.

Déjà, on entend gronder l'inondation populaire qui fera rompre les digues d'iniquités construites par les tyrans.

Plus de dieux, plus de maîtres, plus d'oppression! La Liberté!

Sus à l'Etat, aux exploités! et vive la Révolution internationale.

ALAIN GOUZIER.

Correspondance

Italie, mai 1887.

Feste, torche e farina disait un vieux crapuleux qui, avant de crever, était roi de Naples.

Nos rois et nos honorables (!!) ministres s'amuse... et le peuple mouton aussi. Fêtes à Venise, fêtes à Florence, fêtes à Milan: exposition par ici, exposition par là, inau-

guration ici, inauguration par là. Allez, allez, la bourgeoisie sait s'amuser et faire bonne chère.

Aux fêtes de Florence, pour sauvegarder les très sacrées personnes du roi, de sa femmelette et du ministre démocrate Zanardelli, la rousse fit mettre en prison tous ces pauvres bougres qui ont sur la conscience l'abominable crime de n'être pas des banquiers et de ne pouvoir trouver de l'ouvrage. Ainsi, avec la charmante excuse de rafler les *vagabonds*, la police du roi Humbert rafle aussi les socialistes révolutionnaires qui sont signalés comme *dangereux* dans les fiches de la police.

Nos dirigeants ont un trac diabolique que les recettes anti-bourgeoises qui se trouvent dans cette utile brochure, qui s'appelle l'*Indicateur Anarchiste*, aient à éclater contre eux : imaginer donc les précautions que ces brutes prennent pour sauvegarder leur sale peau. Mais, ne doutez de rien, mes pigeons de la Banque et de la Bourse, le jour qu'on voudra faire de l'*action individuelle*, certainement on ne vous avertira pas 24 heures d'avance avec une carte postale.

La bourgeoisie et ses institutions sont destinées à être *rasées* par la révolution sociale, vengeresse de notre esclavage, ce n'est donc que question de temps, pour attendre.

Zanardelli, c'est ce brave ministre qui déclarait au ramassis de ramolis, qui forment le Parlement, que le compagnon Cipriani, innocent ou non, devait rester au bagne pour le punir d'avoir été élu huit fois député. Ah! sacré nom de Dieu! Vive l'*Indicateur Anarchiste*!

L'*Alliance Anarchiste Internationale* procède très bien : partout, villes et campagnes, des groupes anarchistes sont en formation, sans les tambours et les trompettes d'un congrès quelconque.

Vive la guerre! Vive la Patrie! Vive l'Armée! Voulez-vous un exemple de la tyrannie du militarisme? L'autre jour, on a débarqué à Naples, tout enchaîné, un pauvre

diable de soldat, destiné à la réclusion militaire, parce qu'il avait répondu avec un peu de vivacité à un officier. Eh bien, ce soldat, c'est un des 200 qui pendant deux jours avaient défendu le fort de Soati contre des milliers d'Abysiniens. Conserit! allez risquer votre peau pour défendre cette expression géographique qu'on appelle *Patrie*: après pour vous récompenser les bons patriotes vous feront pourrir dans les cachots d'une forteresse.

Vive la Révolution sociale-anarchiste!
XXX.

Les Quais de demain

La littérature ne peut être éducatrice, disent quelques-uns. C'est une erreur. Je crois que la Bourgeoisie entretient justement le peuple dans l'abrutissement, par sa littérature fausse, depuis ses romans genre Montépin, jusqu'à ses chansons débitées par des Paulus.

Cette opinion de croire que la littérature n'a et ne peut avoir aucun effet moral sur les masses, vient de ce que nous manquons d'écrivains se traçant, comme but, l'éducation populaire. Voilà pourquoi nous disons à ceux qui veulent faire de la littérature, et qui se disent anarchistes, de comprendre qu'il serait peut-être bon de faire pénétrer, dans les masses, les idées libertaires sous une forme amusante et récréative.

C'est une idée que nous donnons à ceux de nos amis qui veulent faire de la littérature.

On a beaucoup écrit sur la femme sans trop rien prouver. Chose pas facile d'ailleurs. Tous les écrivains qui se sont voués à l'étude exclusive de cette partie de la question sociale, se sont laissés aller à un sentimentalisme exagéré.

Le Solitaire, n'est pas tout à fait exempt — selon moi — de ce sentimentalisme. Mais il a écrit, malgré cela, un livre intéressant sur cette question très ardue. Et je l'approuve pleinement quand il se moque des femmes avo-

cates, bas-bleus, etc., qui deviendraient embarrassantes dans la future société « avec des métiers pareils ».

Nous reviendrons, dans un de nos prochains numéros, sur cette question.

La décadence Bourgeoise

(suite)

Jacques Roux, très populaire dans les faubourgs, hébertiste énergique et zélé propagateur d'une société communiste, est accusé de vol, indigné de la lâcheté de ses calomniateurs, il se tue dans sa prison. C'était la préface du drame.

Après lui, Robespierre fait guillotiner en bloc les principaux hébertistes : Ronsin, Hébert, Vincent, Cloutz, etc... etc... en tout 17. Trois mois après ce fut le tour des dantonistes : Danton, Desmoulins, Philippeaux, Westermann, de Sechelles etc... etc... Puis Chaumette, Gobel, Beysser; Bref, tous ceux qui contrecarraient les menées dictatoriales de Maximilien furent supprimés ou proscrits. Telle est la conséquence funeste mais fatale du principe d'autorité.

« Robespierre après la mort de Danton est au plus haut de sa puissance. Le voilà pour ainsi dire, au sommet d'une montagne dont chaque étage est formé des cadavres d'une des grandes générations politiques de la Révolution : les Constituants au bas ; sur les constituants, les Girondins ; sur les Girondins, les Dantonistes. Robespierre a frappé à la fois les vrais et les faux révolutionnaires, les représentants légitimes de la Révolution et les factieux qui la déshonorent. Il a abattu tous les partis, tous les groupes » (1).

Au point de vue social et politique quel est le résultat de ce régime Jacobin : « La corruption s'est introduite dans les comités révolutionnaires ; la corruption est parmi ceux qui doivent surveiller et punir les corrompus. Les Jacobins ont envahis partout les fonctions publiques : de surveillants ils sont devenus administrateurs ; c'était inévitable et fatal ; beaucoup s'y dépravent. On revoit les tyrans de village : le meneur de comité a remplacé le seigneur » (2).

Enfin, le 9 thermidor met fin au despotisme de Robespierre et à la Révolution. De ce jour-là Bourgeoisie tendra de plus en plus à s'affirmer en classe distincte du prolétariat. Voici ce que pensait de cette mémorable journée, P.-J. Proudhon, le publiciste qui, de nos jours, a le mieux compris ce qu'est la Liberté et son incompatibilité avec tout gouvernement tel qu'il soit :

« Admirez la puissance des principes. A peine réunis pour venger la Révolution des parjures de la royauté, ces hommes furent saisis d'une véritable fureur de gouvernement. Des mesures de saluts publics, affranchies des formules légales, étaient devenues nécessaires ; bientôt le bon plaisir des dictateurs fut toute leur raison ; ils ne surent que proscrire et guillotiner. Ils étaient le pouvoir, ils agissaient comme des rois. L'absolutisme revenait dans leurs décrets et dans leurs œuvres. C'étaient des philosophes pourtant !

Il fallut réagir contre cette frénésie despotique : le 9 thermidor fut un avertissement donné par le pays à l'autorité conventionnelle. Tant que le peuple avait craint pour les conquêtes de la Révolution, pour l'indépendance du territoire et l'unité de la République, il avait toléré la dictature des comités. Le jour où la terreur devint un système, où ce provisoire de sang parut vouloir devenir définitif, où l'utopie pénétra dans les conseils, où Robespierre, l'homme des vengeances plébéiennes, ne fut plus qu'un chef de secte, ce jour là une crise devint inévitable. La logique du vertueux réformateur le poussait à supprimer les hommes en même temps que les abus : c'est le pouvoir qui a perdu le Jacobins » (3). (A suivre). G. D.

- (1) Henai Martin. — *Histoire de France*
- (2) id. — id.
- (3) P. J. Proudhon. — *Confessions d'un révolutionnaire.*

— 080 —

Petite Correspondance

Nos amis, les dépositaires de province, sont priés d'être exact pour le paiement des numéros qu'ils ont reçus.

E. Monteil, à Valence. — Je ne suis pas ce Schæffer-là. J'étais, en 1871, encore trop jeune pour avoir été mêlé au Mouvement Révolutionnaire. CH. S.

Souscription permanente en faveur de l'Autonomie individuelle:

Une roue de derrière.	fr. 5 »
Produit d'une vente de Mort aux voleurs	3 75
Une seconde roue pour faire rouler l'autonomie.	5 »

L'imprimeur-gérant : GRANIER, 21, rue Visconti.

ANNONCES

Vient de paraître chez A. GHIN, Passage du Palais-Royal, 1,
2, 3, :

La Femme ne doit pas travailler par le Solitaire.

Le Révolté, hebdomadaire, rue Mouffetard, 140.

La Revue Cosmopolite, bi-mensuelle, 10, passage des
Rondonneaux.

Le Socialiste du Gard, hebdomadaire, 13, rue Porte-
d'Alais, Nîmes.

Têtes de bois et oreilles d'ânes, brochure électorale,
sera expédiée, à titre de prime gratuite, à tous nos abonnés.

L'Avant-garde cosmopolite, rue Fondary, 64.

Paraîtra prochainement :

Les Beuglements du Peuple, par Novitch-Erreip.

GRANIER, imprimeur-gérant, 21, rue Visconti, Paris.